Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

100-101 | 2005

Éducation, religion, état

La question de l'objectivité : redondance ou ubiquité ?

Ile Festival d'anthropologie visuelle de Moscou, Université d'État de Moscou « M.V. Lomonossov », 24-28 mai 2004

Jean-Claude Penrad

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1465>

DOI : 10.4000/jda.1465

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 379-383

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Jean-Claude Penrad, « La question de l'objectivité : redondance ou ubiquité ? », *Journal des anthropologues* [En ligne], 100-101 | 2005, mis en ligne le 18 novembre 2010, consulté le 21 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1465> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.1465>

Ce document a été généré automatiquement le 21 juillet 2020.

Journal des anthropologues

La question de l'objectivité : redondance ou ubiquité ?

Ile Festival d'anthropologie visuelle de Moscou, Université d'État de
Moscou « M.V. Lomonossov », 24-28 mai 2004

Jean-Claude Penrad

- 1 Alors que, deux ans plus tôt, le premier festival s'était déroulé au musée du Cinéma, en offrant en un même lieu un programme de projections et de débats en continu, la nouvelle formule a retenu une distribution des projections en quatre emplacements différents, notamment la journée du mardi 25 mai. Cet éclatement géographique a certainement sa raison d'être, en associant au festival des institutions moscovites différentes, mais en même temps il rendait impossible une participation à l'ensemble du programme. Autre innovation, une journée entière de conférences-débats, relatifs aux problèmes de l'anthropologie visuelle identifiés par les organisateurs, a permis de comprendre les différences de projets qui se dessinent aujourd'hui et le cadre conceptuel actuel de l'anthropologie visuelle en Russie.
- 2 La première journée a fourni l'occasion de regrouper des films réalisés, pour l'essentiel, en dehors de la Russie, notamment ceux de trois des invités français. Le quatrième a été présenté le lendemain dans un programme mêlant réalisations russes et étrangères. Le problème de cette deuxième journée tient, comme il a été dit, à l'éclatement des rencontres en quatre lieux différents. Ainsi, durant la matinée, Colette Piault et Jean-Claude Penrad sont-ils allés à la cinémathèque pour présenter le programme dédié à Jean Rouch et à une sélection de réalisateurs français proches de lui (Nicole Échard, Jean-Pierre Olivier de Sardan et Marc H. Piault) ou représentants d'un courant différent (Jean-Dominique Lajoux). De fait, au même moment trois autres projections-débats étaient organisées. Ainsi, à l'Institut du patrimoine un séminaire permettait de confronter une conception de l'anthropologie visuelle avec les problèmes de la recherche de terrain et ceux, méthodologiques, propres aux sciences humaines. Ceci avant la projection, l'après-midi, de films russes, lituaniens, norvégiens et finlandais. Ailleurs, à l'Institut d'ethnologie de l'Académie des sciences de Russie, un séminaire était consacré aux peuples de Sibérie et des régions du Nord. Il était combiné avec la

projection de films, russes pour la plupart, sauf deux productions, l'une estonienne, l'autre tchèque, traitant cependant de sujets sibériens. Laetitia Merli a pu assister à cet atelier. Il est intéressant de noter ici la synergie entre les travaux russes et ceux des pays baltes et de l'Europe du Nord ; les confluences d'intérêts résidant souvent dans la nature des sociétés du grand Nord et de la Sibérie, soumises à des contraintes environnementales comparables. Dans la grande salle de conférence de l'université se poursuivait la présentation non thématique des films sélectionnés pour le festival.

- 3 La troisième journée a été dédiée à la production russe répartie entre travaux de débutants et réalisations de chercheurs et de cinéastes confirmés. Malgré des problèmes de langue (méconnaissance du russe pour la plupart des participants étrangers, sauf ceux des pays baltes) et avec l'aide d'une traductrice-interprète sollicitée en permanence, la rencontre avec les films russes est riche d'enseignements confirmés par la journée de conférences et de débats.
- 4 En premier lieu, il convient de remarquer que beaucoup de réalisations relèvent d'un projet d'ethnographie traditionnelle (même si le support visuel est utilisé) plus que d'une démarche d'anthropologie visuelle. En effet, il s'agit souvent de travaux visant à collecter et à conserver une mémoire partielle de traditions folkloriques, religieuses, voire sociales, qui sont perçues comme menacées de disparition ou comme nécessaires au renforcement culturel des identités locales. Dans ces cas, l'approche visuelle s'apparente à une démarche muséographique, souvent militante, peu critique sur ses méthodes et ses objets. Elle ne s'encombre que rarement d'un regard laissant sa part aux dynamiques qui façonnent des sociétés en perpétuel devenir. Ce qui domine, c'est la référence à la « tradition », considérée comme à la fois une image immuable (sans histoire ?) et comme fondement d'une quête d'identité à retrouver dans un contexte actuel troublé, où les changements, les bouleversements politiques, économiques et sociaux, entraînent la perte de repères fixes, référentiels et sécurisants.
- 5 Cependant, il est des exemples de films qui nourrissent le débat et se rapprochent des évolutions internationales de l'anthropologie visuelle, indépendamment des écoles aux doctrines très contraignantes. Ainsi, à partir d'une présentation d'un groupe de musiciens proposant de jouer des mélodies lors des funérailles, le film de Vartan Akopian, *Doudouk*, nous interpelle en nous laissant entrevoir une société qui s'interroge sur le vieillissement et la mort, qui cherche des réponses à ses problèmes du moment, le chômage, la difficulté de vivre et de survivre au quotidien, tout en maintenant un goût pour l'esthétique et la formation musicales. D'autres films manifestent aussi cette curiosité pour la complexité et les dynamiques sociales, ainsi celui de Ksénia Iakchimbetova, relatant la vie quotidienne d'une jeune femme enlevée en Tchétchénie et mariée au Kazakhstan, et celui réalisé par des débutants, Alexandra Albova et Alexey Ivyasky, consacré à des enfants réfugiés dans un camp en Ingouchie. Ces enfants, par leurs dessins et leur investissement dans l'apprentissage des danses tchéchènes, participent à la reconstruction d'une mémoire associant le contemporain et la longue durée. Ces documents ouvrent leurs sujets, au-delà du folklore, sur des problèmes de société liés aux confrontations politiques et aux difficultés de vivre ensemble, entre communautés opposées par des conflits extrêmes. Cette tendance reflète des choix qui associent l'analyse sociale distanciée et les partis pris de l'engagement citoyen. Elle est également très présente dans la sélection internationale. Il n'est que de considérer l'excellent document de Anjali Monteiro et K. P. Jayasankar, *Naata [The bon]*, traitant des initiatives engagées pour la cohabitation pacifique des différentes communautés

vivant dans l'État de Mumbai, en Inde. De même Asen Balikci, à qui un hommage a été rendu, est-il venu présenter une contribution, *Muslim Labyrinths*, qui introduit au désarroi identitaire d'une communauté bulgare, aux héritages multiples, désorientée par les bouleversements affectant la Bulgarie actuelle.

- 6 Les interrogations et les considérations sur « l'objectivité » supposée et recherchée de l'anthropologie visuelle, confrontées à certaines réalisations présentées lors du festival, laissent apparaître, me semble-t-il, un certain malaise, un défaut d'esprit critique, face à l'image enregistrée. La technique vidéographique, sa simplicité apparente, sa légèreté, son usage commun permettraient de fonder l'argument d'objectivité. Il semble en effet que, pour certains réalisateurs, le fait de capter ce qui est devant la caméra, sans fioritures, sans s'interroger sur le cadrage, sur les mouvements de caméra, sur l'utilisation du zoom au lieu de changer de position, sur la durée des plans et sur les exigences du montage, apparaît comme une garantie d'objectivité. Ainsi, le chercheur-cinéaste ne se laisserait pas guider par des considérations autres que celles de son objet. Pourtant, à moins de se situer dans un courant radical, il faut bien reconnaître que toute relation visuelle relève précisément d'une écriture. Or, comme telle elle organise un discours autant que des matériaux qui ne sont jamais neutres, mais captés par un œil, dans une attitude face au sujet et avec des préconçus, plus ou moins conscients, du cinéaste. D'autre part, un film est destiné à être vu. Ceci implique autant un souci d'une écriture minimum, nécessaire à la communication, que le risque d'affronter des publics différents qui ne verront chacun que ce qu'ils sont préparés à voir. Une simple réflexion sur la(les) réception(s) d'un film, qu'il soit anthropologique ou non, permettrait d'induire, à l'autre bout de la chaîne, que plusieurs chercheurs-cinéastes ayant pris le parti de laisser « courir » leur caméra pour filmer le même sujet ne produiraient pas une seule représentation d'une seule réalité, mais laisseraient transparaître leur subjectivité, voire leur engagement social, pour ne pas parler de leurs compétences cinématographiques.
- 7 Ce positionnement primordial sur la notion d'objectivité, à la fois théorique et méthodologique, relève sans doute d'un manque de maturité du cinéma anthropologique russe. Alors que la Russie, et avant l'Union Soviétique, possède une tradition de cinéma très prestigieuse et riche de films remarquables, il apparaît que l'anthropologie visuelle se cherche actuellement en essayant de se donner les outils institutionnels autant que les moyens techniques et les instruments critiques qui lui permettraient de trouver une place dans le concert des productions internationales. A ce titre, le Festival d'anthropologie visuelle de Moscou concourt efficacement à l'installation de la discipline dans les institutions de la Fédération de Russie, comme il jette les bases d'échanges internationaux nécessaires pour la confrontation des idées, des histoires et pour l'approfondissement des liens professionnels et humains qui constituent la communauté des chercheurs en anthropologie. Afin d'améliorer la tenue de ce festival, des propositions peuvent être suggérées aux organisateurs d'une prochaine rencontre. Notamment éviter la formule alternative du programme en maintenant une suite chronologique des projections et des débats, éventuellement associée à un lieu de rencontre moins formel, du type vidéobar, sur le même site, de façon à encourager les échanges entre les participants et le public. Par ailleurs, un thème critique d'écriture visuelle (par exemple : la parole et le film anthropologique ; cadrages et intention anthropologique ; durée des plans et représentation du temps ; esthétique filmée et esthétique cinématographique ; lumière naturelle et lumière ajoutée) pourrait être retenu à chaque manifestation de façon à associer les

présentations à des débats contradictoires et comparatifs ayant également valeur d'atelier pour la jeune génération de chercheurs-cinéastes russes présents. Le Festival d'anthropologie visuelle de Moscou a démontré qu'il existe une motivation réelle pour créer les conditions d'émergence d'une nouvelle génération d'anthropologues attirés par l'écriture visuelle en Russie. Il convient d'encourager les initiateurs de cette manifestation, sans renoncer à l'esprit critique, véritable levain de la recherche et de l'écriture.

AUTEUR

JEAN-CLAUDE PENRAD

EHESS